

Introduction

« À condition d'y prêter attention, on pourrait constater que tous les grands événements historiques se ramènent nécessairement à certains facteurs, voire plusieurs, secrètement reliés à la vie personnelle de leurs auteurs. Ce n'est pas sans raisons particulières que l'on devient général en chef ou anarchiste, socialiste ou conservateur, et que les actions importantes, nobles ou viles, peu importe, ayant dans une certaine mesure modifié la face du monde sont la conséquence de quelques faits insignifiants que nous ne soupçonnons pas le moins du monde. »

Joseph Roth, *Notre assassin* (1936),
(Christian Bourgois, 1994)

C'est un portrait de jeunesse de Golda Meir qui a déclenché mon intérêt soudain pour cette femme au destin hors du commun, nommée troisième Premier ministre d'Israël en 1969, à une période cruciale de l'histoire de ce pays. Cette ravissante jeune femme ne ressemblant guère à la femme politique entrée de son vivant au Panthéon universel des femmes chefs de gouvernement, j'ai voulu en apprendre davantage sur celle dont le charme et la beauté manifestes ne pouvaient laisser indifférent. Dès lors, je n'ai eu de cesse de me renseigner sur l'histoire et la personnalité de celle que cachait son image de femme d'influence, longtemps considérée comme l'un des piliers de l'État juif et devenue de son vivant un symbole national.

Près de quarante ans après sa disparition en 1978, l'année de son quatre-vingtième anniversaire, le souvenir de Golda Meir

reste sacralisé. Elle est considérée comme la mère de la nation, au côté du plus illustre des pères fondateurs de l'État juif, David Ben Gourion, sans qui, dit-on, il n'aurait peut-être pas vu le jour. Au moment de la proclamation d'indépendance, celui-ci lui rendait d'ailleurs hommage, déclarant : « Si un jour on écrit l'histoire d'Israël, on dira que c'est une femme qui a permis à notre État d'exister. » Cet éloge suggérait que Golda Meir avait accompli des exploits exceptionnels : le mystère de son aura n'en était que plus grand. D'autant que tous ceux que j'interrogeais, s'ils connaissaient plus ou moins son parcours politique au cours des trente années qui suivirent l'indépendance, ignoraient à peu près tout de sa vie personnelle, qu'il s'agisse de son lieu de naissance, de ses origines sociales, des éléments clés de sa jeunesse, des raisons de son adhésion au mouvement sioniste, et jusqu'à la date de son arrivée en Palestine mandataire. Or s'il me fut assez facile de trouver pléthore d'articles résumant sa carrière politique, en revanche les informations relatives à sa vie privée étaient rares, pour ne pas dire inexistantes. J'ai donc voulu en savoir un peu plus sur la créature de chair et de larmes¹ qui se cachait derrière la femme publique dont le nom reste indissociable de l'histoire d'Israël.

Aussi surprenant que cela paraisse, il n'existait pas en France, contrairement aux États-Unis, à la Grande-Bretagne et à Israël, de biographie exhaustive de Golda Meir. Le seul ouvrage digne de ce nom remontait à 1966. Dû à une sioniste américaine, Marie Syrkin, très documenté sur l'enfance de Golda et fort instructif sur son parcours politique, ce livre² présente cependant le double inconvénient d'être hagiographique et de s'interrompre au moment où son ascension était loin d'être achevée. Son autre limite est d'être l'œuvre d'une proche qui, par discrétion envers l'amie et respect pour la femme politique,

1. Golda Meir avait la réputation d'avoir la larme facile et de se laisser submerger par l'émotion, au point de ne pouvoir s'empêcher d'éclater en sanglots dans les moments de grande tension.

2. Marie Syrkin, *Woman With A Cause*, 1963 ; *Golda Meir. La femme qui a permis la naissance d'Israël*, tr. fr. Jacqueline Hardy, Gallimard, 1966.

s'est soigneusement abstenue d'aborder le chapitre de sa vie privée, plus délicat et surprenant qu'il y paraît de prime abord.

L'autobiographie de Golda Meir, publiée en 1975 et parue simultanément dans une vingtaine de langues – dont le yiddish, le birman et le braille –, devint du jour au lendemain un best-seller mondial. Ce témoignage avait été dicté à une journaliste britannique, Rina Samuel, chaque fois que l'exercice de Premier ministre lui laissait quelques loisirs. Si le livre¹ évoque longuement son enfance misérable, son précoce engagement sioniste et socialiste, ses premiers contacts avec la « Terre promise », son expérience du kibboutz, son parcours dans la Palestine mandataire et ses combats pour la création d'un État juif, ainsi que son ascension politique après la proclamation de l'État d'Israël, il élude lui aussi soigneusement le domaine de la vie privée, hormis quelques informations sur sa vie familiale et son expérience conjugale malheureuse. Cette « impasse » répondait au vœu, expressément formulé par Golda Meir, que l'éditeur de ses mémoires s'engage par écrit à ce qu'ils ne contiennent aucune allusion non autorisée à sa vie privée. Cette décision, en plus de refléter sa pudeur et son goût du secret, correspondait à l'attitude générale de la presse israélienne d'alors, plus respectueuse de la vie privée des responsables politiques que ne l'est la presse people en vogue de nos jours.

Peu cultivée, d'après diverses sources, sans connaissances particulières de l'histoire arabe et du Moyen-Orient, peu à l'aise dans l'usage de la langue hébraïque, mais maîtrisant parfaitement le yiddish qu'elle aurait voulu voir adopté comme langue nationale de l'État juif, à égalité avec l'hébreu, Golda Meir semblait, *a priori*, mal préparée à occuper les fonctions éminentes qui furent les siennes. Quels facteurs, quels événements lui permirent de gravir peu à peu tous les échelons du pouvoir ? Est-ce le style direct de ses discours sans fioritures et ses formules à l'emporte-pièce, son apparente simplicité d'allure et de mœurs, ou bien encore son dédain des honneurs, qui

1. Golda Meir, *My Life*, Londres, Weidenfeld & Nicholson, 1975 ; *Ma vie*, tr. fr. Georges Belmont et Hortense Chabrier, Robert Laffont, 1975.

expliquent qu'avant d'être parvenue à l'âge mûr elle était devenue la coqueluche du peuple d'Israël et l'incarnation de son esprit de résistance ? Bien avant même la création de leur État, les Juifs de Palestine avaient perçu que cette militante à l'énergie inépuisable, à l'apparence si austère, prête à tous les sacrifices pour sauver son peuple, n'avait qu'une ambition dans la vie : se dévouer corps et âme au peuple juif, à la création de l'État hébreu, ainsi qu'à son développement sur des bases socialistes.

Son engagement de tous les instants pour la cause sioniste ne suffit toutefois pas à expliquer pourquoi Golda Meir reste dans la mémoire collective israélienne comme la seule femme à s'être imposée dans une société à dominante masculine. Parmi les figures marquantes qu'elle côtoya tout au long de sa carrière politique et dont son livre fait l'éloge, ne figurent en effet que des hommes, sans doute parce qu'elle se sentait plus proche d'eux que des femmes. C'est ainsi que Ben Gourion, qui lui confia successivement les postes de ministre du Travail et des Affaires sociales, puis des Affaires étrangères, a pu déclarer qu'elle était « le seul homme [de son] gouvernement ». Il est vrai qu'elle n'avait rien à envier à ses homologues masculins en matière de courage, de sang-froid, d'obstination et de détermination devant l'adversité.

Soit dit en passant, c'est sans doute la raison pour laquelle elle entretenait des relations conflictuelles avec certains d'entre eux et ne se privait pas de critiquer leurs initiatives. La colombe socialiste, en effet, se transformait en faucon ultranationaliste dès qu'il était question, lors de négociations avec les Arabes, de restituer la moindre parcelle de la terre d'Israël. Sa dernière intervention à la Knesset fut un violent réquisitoire contre Menahem Begin, l'ancien chef terroriste de l'Irgoun, devenu facteur de paix avec l'Égypte. Sans doute aurait-elle fait de même avec Yitzhak Rabin, sur le point de conclure un traité de paix avec les Palestiniens, initiative qui conduisit à son assassinat en 1995...

Au-delà des conjonctures exceptionnelles qui valurent à Golda Meir d'être quasi sacralisée de son vivant, l'interrogation persiste : comment l'image de la fringante jeune femme s'est-elle effacée des mémoires pour ne laisser subsister que celle, nettement moins

séduisante, de la grand-mère aux traits durcis et déformés par l'âge, la maladie et le poids des responsabilités ? Golda Meir n'avait rien perdu de sa vaillance, de son énergie et de sa combattivité en accédant au poste de Premier ministre, alors qu'elle venait de prendre une retraite bien méritée. Lorsqu'elle fut devenue chef des armées, même l'éprouvante guerre du Kippour ne parvint pas à ébranler sa résistance. Elle y gagna le surnom mérité de « Dame de fer du Moyen-Orient ». C'est cette même grand-mère à qui le président égyptien Anouar al-Sadate, reçu à la Knesset quatre ans après la guerre du Kippour, en dépit de l'opposition farouche de la vieille Golda Meir, rendit un hommage posthume plein d'émotion et d'admiration.

Tenter de décrypter la personnalité complexe de la jeune femme aux traits réguliers et fermes, à la coiffure sévère, au regard grave et perçant et au sourire sibyllin, tel est l'objectif de ces pages. Cette Golda-là n'avait rien de commun avec la vieille femme aux traits hommasses et durcis, au corps lourd, aux jambes déformées, aux pieds chaussés de disgracieux souliers orthopédiques. Il s'agit aussi de retracer les principales étapes de son parcours et de recenser les exploits qui lui valurent la reconnaissance et l'admiration de David Ben Gourion, d'ordinaire si avare de compliments – bref, de révéler la femme paradoxale dissimulée derrière la légende publique.

Je me suis attachée, dans cette recherche, à cerner les éléments susceptibles d'expliquer l'engagement de Golda Meir et la progression de sa carrière politique, en répondant aux questions qui suivent, soulevées au cours de cette enquête.

Au-delà de son adhésion précoce à la cause sioniste, sur quels ressorts psychologiques se fondait son activisme frénétique, manifesté dès l'adolescence ? Quels traits de caractère, quels talents particuliers lui permirent de s'imposer dans un monde d'hommes, à une époque et dans un pays à l'histoire si singulière ? Dans quelle mesure son enfance dans la Russie des pogroms avait-elle forgé son tempérament, déterminé ses engagements futurs à la cause sioniste et son adhésion au socialisme ?

Quelle était sa formation, sachant qu'elle n'était ni une universitaire de haut niveau, comme Moshé Sharett et Abba Eban, ni

une femme très cultivée, ni une polyglotte avide de lectures et de connaissances nouvelles, comme David Ben Gourion ? Quelles qualités, quels talents lui permirent de compenser ses manques évidents dans le domaine intellectuel ? Disposait-elle d'une intelligence plus pragmatique, d'une intuition plus aiguë que ses confrères masculins ?

Comment se fait-il que le nom de tant de femmes remarquables qui émigrèrent en Palestine dès le début du siècle, dix ou quinze ans avant elle, aient disparu dans les oubliettes de l'Histoire, alors que celui de Golda Meir est le seul à s'être démarqué de façon aussi spectaculaire et pérenne ? Quels éléments, quelles circonstances lui ont permis de sortir du lot malgré sa rhétorique limitée, sa méconnaissance du monde arabe et les lacunes de sa culture générale ?

Pour parvenir à s'imposer, Golda a-t-elle bénéficié, du moins à ses débuts, de soutiens, voire de passe-droits ? A-t-elle, comme certains le prétendent, « usé de ses charmes » à un moment ou à un autre de sa carrière ? Plus généralement, quelles circonstances, quelles influences, quelles protections lui ont permis de gravir peu à peu les marches du pouvoir ?

Comment cette femme, quoique dotée d'un caractère en acier trempé, mais qui passait par ailleurs pour très sensible, est-elle parvenue à s'imposer dans une société non seulement dominée par les hommes, mais réputée profondément machiste, voire misogyne, même si les femmes y disposaient en théorie des mêmes droits ? Fut-elle manipulée à son corps défendant ? Comment a-t-elle vécu sa condition de femme politique dans un monde majoritairement masculin et, en tant que femme, s'est-elle parfois trouvée en situation d'entériner des orientations et des décisions opposées à ses convictions ?

Comment Golda Meir concevait-elle le rôle d'une femme politique ? Le fait d'être une femme a-t-il infléchi, d'une façon ou d'une autre, sa manière d'exercer le pouvoir ? En tant que femme, a-t-elle été mise en situation de sacrifier sa vie privée à sa carrière ?

Plus particulier et délicat encore : comment a-t-elle réussi à concilier ses principes intangibles de sioniste-socialiste avec le pragmatisme et l'opportunisme politique dont elle dut faire

preuve au cours de sa carrière, qui plus est en devenant chef d'État à un âge avancé ? Comment a-t-elle réussi, sur le tard, à concilier une forme d'universalisme, tel qu'il se dégageait d'un engagement socialiste auquel elle resta toujours fidèle, avec un nationalisme exacerbé et un enracinement profond dans son identité de Juive ashkénaze ? Et jusqu'où, au nom de quels arguments, a-t-elle poussé la défense et la légitimité du peuple juif sur l'intégralité de la terre de Palestine ? Que furent ses relations avec le monde arabe et son appréciation de la question palestinienne, resurgie avec une rare violence sous sa mandature de Premier ministre ?

Dernier point et non des moindres : quel fut l'impact de la guerre du Kippour sur son image et sur sa décision de s'éloigner définitivement de la vie politique ? Car il faut enfin tenter de comprendre pourquoi, en Israël, son image s'est progressivement altérée après sa mort, alors qu'elle reste apparemment aussi lisse et peu controversée en France.

Afin de cerner la personnalité de Golda, il ne suffisait pas de consulter ses mémoires et les ouvrages de ses biographes anglo-saxons. Il fallait bien sûr recourir aux sources israéliennes, en particulier les biographies politiques d'historiens israéliens et les archives de l'État d'Israël, désormais déclassifiées. J'ai ainsi consulté la correspondance privée et politique de Golda, ainsi que de nombreux articles de la presse israélienne et internationale et les précieux témoignages de certains de ses proches. Enfin, j'ai pu m'entretenir de vive voix, à Tel Aviv et Jérusalem, avec d'anciens collaborateurs politiques de Golda et certains familiers qui m'ont fourni de précieuses informations, afin de mieux comprendre les méandres de sa carrière et son mode de fonctionnement.

Mais commençons par nous transporter chez les immigrants juifs d'Ukraine et de Russie qui, à l'aube du xx^e siècle, se cherchaient une nouvelle patrie aux États-Unis d'Amérique. La petite Golda Mabovitch y débarque à l'âge de huit ans, en 1906. Quinze ans plus tard, elle délaissera le rêve américain pour la Terre promise, sans l'ombre d'un regret...

1

Une enfance russe

Née à Kiev le 3 mai 1898, Golda Mabovitch, plus connue sous son nom d'épouse Meyerson, hébraïsée en Meir – « qui a reçu la lumière » – après la création de l'État d'Israël, a toujours été décrite par ses biographes et divers membres de son entourage familial, amical ou politique comme une femme de tête, dure, volontaire, déterminée et inflexible.

Curieusement, sa sensibilité se manifestait surtout par une propension à éclater en sanglots incontrôlables dans des circonstances anodines aussi bien que dramatiques, sans que, à la surprise générale, cela affecte aucunement son sang-froid. Devant chaque événement inhabituel, vecteur d'angoisse ou d'émotion, la femme politique semblait revivre intensément les événements traumatiques d'une enfance russe placée sous le signe de la misère, de la terreur et d'un arbitraire l'ayant marquée à jamais.

Selon tous ceux qui l'ont bien connue, ce passé expliquait en grande partie sa méfiance, son incompréhension irréductible à l'égard des revendications palestiniennes, voire sa haine et son mépris du monde arabe dans sa globalité. Sans être en rien portée à l'introspection ou à l'analyse psychologique, Golda, inconsciemment, a toujours associé les rapines, assassinats et actes de terrorisme commis par les Arabes dès l'arrivée des sionistes en Palestine, jusqu'à la guerre du Kippour, aux récits fantasmés des pogroms de son enfance qui, sans l'avoir atteinte dans sa chair, l'ont cependant traumatisée.

Golda naît en effet dans le contexte d'un antisémitisme génocidaire d'une intensité et d'une violence jusqu'alors inconnues

en Russie tsariste, en même temps que s'y propagent les théories du sionisme nationaliste. C'est en Russie et dans les pays d'Europe centrale à forte tradition antisémite que l'impact du sionisme politique est le plus immédiat et le plus déterminant. C'est aussi dans ce pays que la phrase rituelle « l'an prochain à Jérusalem » devient une oriflamme qui va les guider vers le chemin de la délivrance : l'émigration et le rêve d'un retour à la Terre promise.

Rappelons qu'au moment de la naissance de Golda (1898) la juridiction spécifique aux Juifs, assouplie dans la première moitié du règne d'Alexandre II, s'est terriblement durcie depuis son assassinat en 1881. Le tsar réformiste qui avait abrogé le servage auquel était soumise la paysannerie russe était à la veille de proclamer une Constitution qui, disait-on, aurait accordé aux Juifs des droits de citoyenneté. Parmi les auteurs de l'attentat, un groupe d'anarchistes, figurait, prétendait-on, la fiancée juive d'un des terroristes. Cette accusation, jamais prouvée, suscita cependant une suite de pogroms et de mesures discriminatoires sans précédent contre les Juifs, à l'origine des premières vagues d'émigration de masse vers l'Europe occidentale et surtout les États-Unis.

Sous le règne des successeurs d'Alexandre II, son fils Alexandre III et son petit-fils Nicolas II – l'un et l'autre considérés comme des tsars rétrogrades et superstitieux, sous la coupe d'une Église orthodoxe profondément antisémite –, les représailles antijuives gagnent encore en fréquence et en horreur. Ainsi, Alexandre III s'empresse de rétablir pléthore de lois discriminatoires abolies par son père, d'autres plus anciennes encore et n'ayant plus cours depuis des décennies. Les mesures mises en place par Alexandre II pour moderniser les communautés juives et faciliter leur intégration dans la société russe en les invitant à fréquenter les écoles primaires, en partie pour leur imposer l'apprentissage de la langue russe, sont abrogées. Les quotas d'entrée des étudiants juifs dans les lycées et les universités se voient diminués de manière drastique. Dans tous les domaines de la vie quotidienne, la réglementation antijuive atteint des sommets inégalés. Aux alentours de 1885, le code

russe contenait environ six cent cinquante nouvelles lois restrictives relatives aux droits de circulation, d'établissement et d'activité professionnelle des Juifs.

Au moment de la naissance de Golda, les conditions d'existence de 90 % de la population juive, estimée alors à un peu plus de cinq millions, soit 4 % de la population russe, se sont terriblement dégradées. Seule une minorité – les riches commerçants, les rares professions libérales, les constructeurs de chemins de fer et les banquiers, tels les barons de Poliakoff ou de Guinzburg, chefs de la communauté et représentants d'une caste de Juifs protégés – conservent leurs privilèges, en particulier le droit de résider dans des villes impériales telles que Moscou, Saint-Pétersbourg, Odessa ou Kiev. Le reste de la population juive, en plus de se voir interdire des métiers jusque-là autorisés, est reléguée dans une zone de résidence peu à peu réduite comme peau de chagrin. Les plus démunis y subsistent dans un état d'extrême précarité et une insupportable promiscuité, soumis en permanence aux humiliations et brimades de tous ordres susceptibles de se transformer soudain, sous l'effet d'une rumeur et par la volonté d'un chefaillon cosaque, en pogroms d'une durée et d'une violence incontrôlables, sous l'œil indulgent de la police qui n'interviendra qu'après plusieurs jours, quand la curée touche à sa fin...

Une enfance prédestinée

Originaires de la ville de Pinsk, dans la zone de résidence, où les Juifs étaient traités par le régime tsariste comme des citoyens de second ordre, les parents de Golda ont reçu l'autorisation exceptionnelle de s'installer à Kiev à la suite d'une initiative de son père, Moshé Mabovitch. Persuadé que ses talents de menuisier, sa bonne connaissance de la langue russe, apprise pendant ses années dans l'armée, lui permettraient de toucher une clientèle plus aisée à Kiev qu'à Pinsk, il a réussi une série d'examens probatoires prouvant qu'il est un menuisier ébéniste certifié, ce qui lui donne le droit de s'établir hors de la zone de

résidence. Sa qualification lui vaut d'ailleurs aussitôt une commande officielle de la municipalité de Kiev. Convaincu que cette promotion lui permettra de mieux gagner sa vie, il décide de s'y installer avec sa famille. Sans doute ignore-t-il encore que l'administration vient de prendre de nouvelles mesures visant à expulser les Juifs de certains secteurs de la ville où, la veille encore, ils avaient le droit de résider. Désormais, la plupart des Juifs, à l'exception des familles les plus prospères appartenant à la caste des Juifs protégés, sont relégués dans des quartiers proches des anciens ghettos du Moyen Âge et devenus trop exigus pour un tel afflux de population. Dans ces zones urbaines, mal entretenues et rapidement surpeuplées, les conditions de vie se sont progressivement dégradées, en même temps que les vexations et les discriminations subies par les Juifs s'amplifiaient, se complexifiaient et se durcissaient. Ainsi, à peine les Mabovitch sont-ils installés à Kiev que la commande de la municipalité est annulée par un édile désireux de favoriser un artisan chrétien, sans qu'aucun dédommagement financier soit offert au Juif pourtant sélectionné pour sa compétence...

C'est la mère de Bluma Naïditch qui a rendu possible son mariage avec Moshé Mabovitch. Le grand-père maternel de Golda était résolument hostile à cette union avec un pauvre hère, d'autant que la rencontre des deux jeunes gens a été fort peu protocolaire. Au lieu de passer par un « marieur patenté », comme l'imposait la coutume, Bluma avait eu le coup de foudre pour un grand et beau jeune homme étranger à la ville, entraperçu dans la rue lors d'un défilé. Elle s'était aussitôt promis de l'épouser, se débrouillant pour savoir qui il était et où il demeurerait ; puis elle s'était confiée à sa mère, spécifiant bien qu'elle n'accepterait personne d'autre pour mari. Face à semblable détermination, la mère de Bluma avait demandé au marieur d'entrer en relation avec l'inconnu et de se renseigner sur sa situation et ses espérances. Le *shadchen* avait découvert que Moshé Itzhak Mabovitch, né à Slonim, à environ cent cinquante kilomètres de Pinsk et hors de la zone de résidence, venait d'une famille très religieuse et très pauvre, qu'il avait été scolarisé dans une *yeshiva* dès l'âge de quatre ans et qu'il l'avait quittée

pour faire son service militaire. Revenu à la vie civile, ayant perdu tout désir de devenir rabbin, il s'était placé en apprentissage chez un ébéniste.

À la suite de cette enquête, les présentations s'étaient déroulées selon les règles. Le jeune homme, séduit par la jolie rousse pétillante, avait fait sa demande en mariage, et tout aurait pu se passer sans anicroche si le père de Bluma, estimant que sa fille chérie méritait mieux qu'un simple menuisier sans le sou ni espoir d'héritage, n'avait mis un veto catégorique à cette union par trop désavantageuse. La mère de Bluma, en revanche, estimant que Moshé, quoique pauvre, était un *mensch* digne de confiance, le chef de famille n'avait pu faire autrement que de s'incliner face aux pressions de sa femme et de sa fille. Bien plus tard, on verra Golda prendre modèle sur sa mère, tout d'abord en fuguant à l'âge de quinze ans pour ne pas épouser le prétendant qu'on lui destinait, puis en choisissant un conjoint selon son cœur.

Au début du séjour à Kiev, la famille Mabovitch ne compte que deux enfants, Golda et Sheyna, de neuf ans son aînée, dont le nom sera plus tard abrégé en Shana. Golda, détail capital pour la structuration de sa personnalité, est, exception faite de sa sœur Shana, la seule survivante d'une fratrie de cinq enfants – quatre garçons et une fille –, mort-nés ou décédés quelques heures ou quelques jours après leur naissance. Si Shana a miraculeusement survécu, rappellera Golda dans son autobiographie, c'est grâce à la bienveillance d'un couple orthodoxe aisé du voisinage dont l'enfant naît au moment où succombe le dernier-né de la famille Mabovitch. La mère se trouvant dans l'incapacité de nourrir son bébé au sein, les parents proposent à celle de Golda de devenir la nourrice du bébé, pourvu qu'elle consente à quitter son taudis aux murs suintants d'humidité pour emménager avec sa famille dans une pièce spacieuse et salubre.

Le salaire de Bluma, ajouté à celui de Moshé, permet à la famille de sortir provisoirement de la misère et de la faim. Pour éviter que le lait de la nourrice ne tarisse ou ne se déprécie, leurs bienfaiteurs veillent également à lui assurer, ainsi qu'aux siens, une alimentation abondante et de bonne qualité. Shana n'aura

jamais le sentiment de souffrir de la faim, contrairement à Golda qui se souviendra de ne pas avoir bénéficié des mêmes avantages, le pain venant souvent à manquer dans son enfance ukrainienne. Plus d'une fois la petite Golda, connue pour son appétit féroce, dut se résigner à être privée d'une portion de soupe par sa mère, au profit de sa sœur Zipke, de quatre ans sa cadette.

Face aux difficultés croissantes auxquelles sa famille est confrontée, Moshé Mabovitch décide de retourner à Pinsk. S'il n'en parle encore qu'à demi-mot, il est déterminé à tenter sa chance en Amérique. En obéissant à l'appel du grand large, il ne fait qu'imiter l'interminable cohorte de Juifs qui, depuis 1881, quittent la Russie pour refaire leur vie dans les pays d'Europe occidentale ou du Nouveau Monde. Pour fuir la misère et les pogroms, ceux qui disposent de l'argent du voyage et d'un pécule suffisant pour n'être pas refoulés d'emblée par les services d'immigration américains, installés d'abord à Heaven's Garden, un peu plus tard à Ellis Island, choisissent les États-Unis. Au début du ^{XX}^e siècle, éparpillés dans les grandes villes de la côte Est et du Middle West, ces milliers de Juifs russes représentent l'avant-garde d'une émigration qui grossit sans désespérer, au rythme des guerres et des persécutions dont ils sont victimes. Lorsque, à partir de 1890, les États-Unis décident de mettre un frein à leur afflux, les plus démunis ou les plus pressés choisissent dorénavant l'Argentine. Ce ne sera pas le cas de Moshé, qui depuis toujours rêve de l'Amérique et profite du fait que l'administration américaine vient tout juste de relever les quotas autorisés aux Juifs russes. Il est en effet persuadé que, dans un pays libre, ouvert aux initiatives individuelles et surtout dépourvu de traditions antisémites, un bon menuisier parviendra toujours à subvenir aux besoins d'une famille dans de meilleures conditions. En 1903, il se décide donc à prendre le chemin de l'émigration et, en attendant de pouvoir les faire venir, confie son épouse et ses trois filles aux bons soins de sa belle-famille, qui jouit d'une certaine aisance.

La population de Pinsk, où les ancêtres de sa femme sont établis depuis plusieurs générations, s'élève alors à trente mille personnes, dont les deux tiers sont juives. La ville, aujourd'hui

en Biélorussie, est bordée par deux larges rivières, le Dniepr et le Prypiat, propices au débitage et au transport du bois. Une activité qui permet aux Juifs de Pinsk d'abandonner plus facilement qu'ailleurs leurs métiers traditionnels pour en exercer d'autres, souvent plus lucratifs, liés au travail et au commerce du bois. La ville a aussi la réputation d'être un important centre culturel juif où se diffusent les idées neuves, ce qui lui vaut d'attirer une jeunesse désireuse d'échapper à l'emprise de la tradition et de la religion et de s'initier aux concepts à la mode : bolchevisme, nationalisme, bundisme et sionisme.

Le père de Bluma, Menahem Naïditch, était un homme énergique et entreprenant. Après avoir travaillé plusieurs années comme ouvrier dans une scierie, il a pu acquérir une taverne dans une rue en bordure du Dniepr. Parmi ses six enfants, la mère de Golda, considérée comme la plus jolie rousse du quartier, passe aussi pour être la plus volontaire de la famille. Si Golda a toujours affirmé ne conserver que de rares souvenirs de ses huit premières années, c'est sans doute parce qu'elle a en partie occulté ce passé trop douloureux. Elle garde cependant en mémoire quelques images éparses de son enfance russe, placée sous le signe de la pauvreté, du froid, de la faim et, plus déterminante encore pour la formation de sa personnalité, de la peur. Elle a tout juste quatre ans et sa famille réside encore à Kiev quand – jamais elle ne l'oubliera – son père, après avoir entendu évoquer la menace d'un pogrom imminent, s'empresse d'obturer les portes et les fenêtres de leur logement, au deuxième étage d'un vieil immeuble du quartier juif, à l'aide de planches solidement clouées. Ce n'est qu'une fausse alerte, mais l'angoisse éprouvée par la fillette et ses proches est presque aussi intense que les violences bien réelles du pogrom de Pinsk, lors duquel une trentaine de Juifs seront assassinés sauvagement.

Mais il n'y a pas que les pogroms qui aient marqué Golda d'un sceau traumatique. Cernées de marécages grossis par la fonte des neiges, les rues de la ville, à la fin de l'hiver, deviennent de véritables *blotten* (bourbiers), parfois dangereux pour les enfants. Un soir où la petite Golda, tout juste âgée de cinq ans, joue avec d'autres enfants près des redoutables *blotten* que sa

mère lui a pourtant interdit d'approcher, surgit une troupe de cosaques au grand galop, comme brusquement sortis des marais. Sans retenir leur monture, ces cavaliers hors pair sautent par-dessus les corps recroquevillés et tremblants des enfants juifs. Golda n'en restera pas moins convaincue pour le restant de ses jours qu'ils auraient pu rater leur saut délibérément et les piétiner sans un remords.

Bien d'autres terreurs laisseront des traces indélébiles dans sa mémoire. Par exemple, ce groupe de mendiants estropiés, le plus souvent ivres, rassemblés près d'un hangar décrépi, à mi-chemin de son terrain de jeu et de sa maison. Golda redoute tellement le voisinage de ces individus hirsutes et braillards que sa mère, lorsqu'elle lui tient tête, la menace de la leur abandonner pour la nuit, argument qui a le don de la faire céder.

À ces effrois enfantins s'ajoutent ceux, bien réels, consécutifs à deux pogroms d'une violence inouïe, inscrits à jamais dans la mémoire juive. Le premier se produit à Kichinev, capitale de la Bessarabie moldave, dans les premiers jours d'avril 1903 ; le second, l'année suivante, encore à Kichinev, cité prospère dont la population se compose alors de cinquante mille Juifs et soixante mille chrétiens orthodoxes. La veille des Pâques chrétiennes de 1903, une rumeur se répand en ville et aux environs, selon laquelle le corps d'un enfant chrétien assassiné aurait été retrouvé. D'emblée, ce meurtre est assimilé à un crime rituel commis par des Juifs, soupçonnés, selon une vieille antienne antisémite, de tuer des enfants chrétiens la veille de la Pâque juive, afin d'ajouter leur sang dans la préparation du pain azyme. Une autre version des mêmes faits prétend qu'un Juif aurait assassiné sa servante sans motif connu. Le dernier jour de la Pâque juive, qui coïncide cette année-là avec le premier jour des Pâques chrétiennes, d'habiles propagandistes antisémites, télé-guidés par des personnalités politiques locales ou par des espions envoyés de Moscou, comme avant chaque pogrom, enflamment par de virulents discours la population chrétienne qui jusqu'alors a toujours vécu dans une relative bonne entente avec ses voisins juifs. Le pogrom se prolonge plusieurs jours et se solde par une cinquantaine de morts, quatre-vingt-douze blessés

graves et environ cinq cents blessés légers, sans oublier des dizaines de femmes violées et sept cents maisons et boutiques juives pillées et détruites par des hordes d'ouvriers et de paysans avinés, agissant en toute impunité. Présente sur les lieux dès le début des émeutes, la police tsariste ne se décide à intervenir que l'avant-dernier jour de ces violences.

L'horreur du pogrom de Kichinev suscite l'effroi dans toutes les communautés juives, ainsi que de nombreuses protestations des gouvernements occidentaux, sans grand résultat. En signe de deuil et d'hommage aux victimes, les Juifs instituent des journées de jeûne et de recueillement. La communauté juive de Pinsk préconise une journée de jeûne. La petite Golda exige d'y participer. D'abord, les adultes ne prêtent aucune attention à ce qu'ils estiment n'être qu'un caprice. Bluma s'évertue à expliquer à la fillette que, dans la tradition juive, les garçons ne sont autorisés à jeûner qu'après avoir atteint l'âge de treize ans et accompli leur bar-mitsva, symbole du passage à l'âge adulte. Quant aux filles, l'âge dit de raison est plutôt fixé à douze ans et aux premières règles ; en outre, dans le monde ashkénaze à cette époque, la bar-mitsva reste un sacrement et un rituel exclusivement masculins. Mais Golda, connue pour son obstination, sa gloutonnerie et son incapacité à sauter un repas, refuse de capituler, malgré les efforts de sa mère et des autres membres de la famille. Elle ne consent à s'alimenter qu'à l'heure du dîner, lorsque les adultes, de retour de la synagogue, rompent le jeûne.

Il est malaisé d'interpréter pareille conduite chez une enfant si jeune. Il semble néanmoins que l'on puisse y voir une des premières manifestations du caractère indomptable de Golda et de son sens exceptionnel de l'engagement pour une cause dont elle se sent viscéralement solidaire. Cette interprétation paraît plus plausible et révélatrice d'une personnalité hors du commun, sachant ses engagements ultérieurs, que celle d'un banal caprice enfantin, d'un entêtement pur et simple. Au regard de son intérêt précoce pour le sionisme socialiste comme moyen de lutte contre le sort fait aux Juifs, il s'agit là, de toute évidence, d'une prise de conscience aiguë et déterminante face à un événement injustifiable et intolérable, mais aussi de la manifestation

d'une volonté de fer. Ce jeûne initiatique sera d'ailleurs suivi de plusieurs autres, plus longs et plus spectaculaires, à l'heure du combat contre la puissance mandataire. C'est ainsi que, quarante ans plus tard à Jérusalem, Golda participera à un jeûne de protestation prolongé pour faire pression sur les autorités britanniques qui viennent d'arraisonner en Italie un navire bondé de survivants des camps de la mort et de personnes déplacées cherchant à gagner clandestinement la Palestine. Face aux litres d'encre répandus par ces actions dans la presse internationale, la Grande-Bretagne se résignera à céder.

Par la suite, les adversaires politiques de Golda et certains de ses proches s'irriteront d'un trait de caractère qu'ils appelleront « entêtement », faute d'en connaître l'origine. À tout le moins, il est probable que le souvenir de cet événement tragique s'est inscrit à jamais dans l'inconscient de la fillette de cinq ans. Il a sans doute contribué à lui forger une force de caractère peu commune, qui l'empêchera notamment de céder à la fatalité et au désespoir, comme les deux tiers d'un état-major exclusivement masculin, lors des premiers jours tragiques de la guerre du Kippour. La première nuit après l'attaque surprise du 6 octobre 1973, selon des témoins dignes de foi, certains militaires et membres du cabinet, dans un moment de panique, auraient songé à imiter les assiégés de Massada, qui préférèrent le suicide collectif à la reddition. Sauf Golda Meir, Premier ministre, pourtant très abattue et dont le cancer, en rémission depuis peu, a laissé place à un zona qui l'a physiquement épuisée. Le lendemain matin, la septuagénaire a recouvré tout son sang-froid et sa combativité. Après quelques heures sans sommeil, mais avec force café et tabac, elle a puisé en elle l'énergie et la force de conviction qui lui permettent de galvaniser ses généraux désespérés et de les pousser à renouer avec l'idée de la victoire.